

FRÉDÉRIC
ENCÉL

L'art de la guerre
par l'exemple

Stratèges et batailles



Champs histoire

FRÉDÉRIC ENCEL

L'art de la guerre par l'exemple

Soixante-quatre stratégies et batailles comme les soixante-quatre cases d'un échiquier...

De Ramsès II à la guerre du Golfe, des ruses de César et de Xénophon aux théories nucléaires de Kissinger et de Mao, de la légende de Ronceveaux à celle de Valmy, la stratégie a toujours été perçue et menée à la manière d'un art.

Comment Alexandre le Grand vainquit-il à quatre reprises les gigantesques armées de Darius ? Quelle stratégie permit au vieil érudit chiite Ibn Saba, retranché dans un nid d'aigle avec une poignée d'hommes, de provoquer à lui seul l'effondrement du plus puissant des empires de son époque ? Pourquoi, au cours de la guerre de Cent Ans, l'infanterie anglaise écrasa-t-elle la redoutable chevalerie française ? Qu'est-ce qui fit chuter Napoléon, le vainqueur d'Austerlitz ? Comment l'armée du minuscule État d'Israël triompha-t-elle en quelques jours d'adversaires coalisés et bien supérieurs en nombre et en matériel ? Comment comprendre enfin que les deux plus grands théoriciens militaires de l'Histoire, Sun Tse et Clausewitz, aient été farouchement opposés à la guerre ?

Cartes et index complètent cet ouvrage qui offre une contribution originale, à la fois simple et précise, à la connaissance de la stratégie.

Docteur en géopolitique, consultant en risques-pays,
Frédéric Encel est directeur de recherches à l'Institut français de géopolitique. Il a publié de nombreux ouvrages sur le Moyen-Orient notamment.

En couverture: Détail de *La bataille de San Romano* par Paolo Uccello, xv^e siècle, Musée du Louvre.
© AKG-Images/Erich Lessing.

Flammarion

L'ART DE LA GUERRE PAR L'EXEMPLE

Extrait de la publication

**Du même auteur
chez le même éditeur**

GÉOPOLITIQUE DE JÉRUSALEM, 1998.

**GÉOPOLITIQUE DE L'APOCALYPSE. LA DÉMOCRATIE À L'ÉPREUVE
DE L'ISLAMISME, 2002.**

**LE MOYEN-ORIENT ENTRE GUERRE ET PAIX. UNE GÉOPOLITIQUE
DU GOLAN.**

(avec Olivier Guez) LA GRANDE ALLIANCE.

FREDERIC ENCEL

**L'ART DE LA GUERRE
PAR L'EXEMPLE**

→ **STRATEGES ET BATAILLES**

Champs histoire

Je tiens à remercier chaleureusement mon frère Stéphane, jeune chercheur de talent à l'avenir prometteur, pour sa précieuse contribution.

© Flammarion, Paris, 2000.
ISBN : 978-2-0812-6006-1

À mon fils Benjamin,
prunelle de mes yeux.
Qu'il ne connaisse jamais
de la guerre que ce qu'en
disent les livres d'Histoire...

« La mort n'est rien, mais vivre vaincu et sans gloire, c'est mourir tous les jours. »

Napoléon Bonaparte.

« N'oubliez jamais que votre dessein, en faisant la guerre, doit être de produire la paix à l'État et non d'y apporter la désolation. »

Sun Tse.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est né d'une ambition fort modeste : proposer un aperçu de la pensée stratégique et de son application sur les champs de bataille, depuis les premiers affrontements majeurs connus de la haute Antiquité jusqu'à ceux du xx^e siècle de notre ère, à travers soixante-quatre présentations d'événements militaires et de stratégies. Nous l'avons voulu clair, concis mais détaillé. L'ordre à la fois thématique et chronologique des clés d'entrée, les renvois, un index abondant, des citations représentatives d'une pensée ou d'une réalité, les cartes et croquis, une bibliographie sommaire pour chaque entrée : nous avons souhaité que cet ouvrage puisse être utilisé comme un outil.

Du reste, en entreprenant ce travail, nous n'avons jamais cherché à atteindre ce à quoi nul ne peut raisonnablement prétendre en parlant de stratégie militaire : l'exhaustivité. Et lorsque les grands analystes contemporains de la chose militaire et stratégique, historiens de haut vol comme John Keegan, ou analystes intuitifs et « blanchis » sur les terrains d'affrontements tels que Gérard Chaliand, s'approchent effectivement de l'exhaustivité et parviennent avec talent à offrir de larges horizons, ils sont confrontés au sempiternel problème de la définition de la stratégie, de ses acceptions multiples, de ses liens complexes avec, en amont, le politique, et en aval le tactique. Qu'est-ce que la stratégie ? Même en ne considérant ce concept que dans son acception militaire (et non politique ou économique), toute réponse semble insuffisante, malaisée, incomplète. Surtout pas une science selon Clausewitz*, pas véritablement ou du moins pas seulement une discipline, peut-être un art, la stratégie, à ce jour, ne connaît pas vraiment de définition précise et unanimement acceptée. Ou plutôt, il en existe plusieurs en fonction des critères qu'on voudra bien retenir. C'est d'ailleurs ce que montre Hervé Coutau-Bégane lui-même, sans conteste le meilleur analyste et historien actuel de la stratégie, dans son incontournable et fort complet *Traité de stratégie*.

* Les astérisques * renvoient aux Hommes et aux Batailles qui font l'objet d'une entrée dans cet ouvrage.

Ne faudrait-il avoir été à la fois historien et soldat, capitaine et chef d'état-major, avoir vécu différentes époques militaires et maints combats sous différents uniformes pour cerner et exprimer dans son essence ce que signifie la stratégie ? Et, une fois établie objectivement - notamment, avec une rigueur et une clairvoyance sans doute inégalée, par le grand Clausewitz -, la stratégie ne pourrait-elle souffrir des interprétations subjectives, autrement dit faire l'objet de représentations de type géopolitique ? Ainsi, sans même poser la question sur « les temps longs » chers à Fernand Braudel, les caractéristiques qu'on admet aujourd'hui comme stratégiques en Occident correspondent-elles à celles en vigueur dans le monde arabe ? En Russie ? En Chine ? Quant à la rationalité de la stratégie, ou plus précisément à la nécessité pour les authentiques théoriciens de la stratégie - de Sun Tse* à Clausewitz et de Frontin* à Frédéric le Grand* - de se dégager de toute gangue idéologique et/ou religieuse, sera-t-elle toujours en vigueur dans ce XX^e siècle naissant ? Ne discerne-t-on l'avènement de représentations et d'initiatives stratégiques d'envergure, forgées par des considérations autrement mystiques et religieuses que politiques et « rationnelles », de la part d'un certain nombre de courants islamiques, orthodoxes, ou encore hindouistes ? La folie idéologique meurtrière d'un Hitler* exigeant que priorité soit donnée, à partir de 1942, aux convois de déportés juifs vers Auschwitz sur ceux, militairement urgentissimes, des soldats allemands partant au front, n'a-t-elle pas marqué un tournant dans l'histoire de la stratégie, non pas sur un plan moral (la stratégie n'est pas censée l'être) mais parce que les considérations idéologiques prirent alors nettement le pas sur les nécessités rationnelles et évidentes de la guerre ?

Enfin, la réduction drastique des espaces/temps en matière de communication et de transport, due à des progrès technologiques fulgurants au cours du siècle écoulé, n'impose-t-elle pas les conditions d'une nouvelle perception, de nouvelles définitions aussi, de la stratégie ? À l'âge atomique, lorsque des puissances possèdent la capacité d'anéantir dans l'heure toute vie sur des millions de kilomètres carrés de territoire ennemi, doit-on encore parler de stratégie ? Le chef d'État placé devant le « bouton rouge », entouré d'un état-major sans soldats, agissant dans un lieu souterrain secret hors de tout champ de bataille (autre que virtuel), dispose-t-il véritablement d'un choix décisionnel multiple et d'alternatives réelles ? Pour Kissinger* comme pour la plupart des

théoriciens et analystes contemporains du nucléaire, la réponse est éminemment positive. Pour autant, nous pensons qu'elle reste soumise à débat et interprétation. À ces niveaux extrêmes de potentialité de destruction, de concentration des pouvoirs de décision, et de réduction des contextes traditionnels (géographie) et aléatoires (les « frictions » clausewitziennes) de la guerre, peut-on encore parler de stratégie ?

Nous n'apportons pas dans cet ouvrage *les réponses à ces questions passionnantes en elles-mêmes*, mais intrinsèquement ouvertes.

En réalité, le modeste objectif de cette observation de soixante-quatre stratégies et batailles, à travers les siècles et les continents, est de fournir un éclairage susceptible de comprendre et d'appréhender un certain nombre de phénomènes : constantes historiques ou transformations brutales dans la manière de combattre, variables de prises de décision chez certains stratèges ou tacticiens, prédominance d'une arme par rapport aux autres (par exemple l'infanterie plutôt que la cavalerie), ou encore l'éternelle réalité de la géographie en tant qu'elle « *sert d'abord à faire la guerre* », selon la formule consacrée par le théoricien de la géopolitique moderne Yves Lacoste.

Parmi les constantes des cultures et des civilisations, nous avons ainsi accordé une large place à la réalité médiévale entre la France et l'Angleterre, avec notamment les batailles de Crécy*, de Poitiers* et d'Azincourt*. Il est par exemple stupéfiant de constater qu'au cours de la guerre de Cent Ans, aux XIV^e et XV^e siècles, la manière de mener la guerre de part et d'autre de la Manche est peut-être ce qui distingue le mieux les deux pays ; tandis que les militaires anglais font généralement preuve de pragmatisme, ne négligeant ni les méthodes de guerre d'usure ni l'utilisation tactique des projectiles – des arcs performants aux bombardes, ancêtres des canons –, les militaires français demeurent (et demeureront bien au-delà de la guerre de Cent Ans) arc-boutés aux règles strictes de l'honneur et de l'héroïsme chevaleresques imposant le choc au mépris du feu, cherchant à rivaliser de panache là où les réalités tactiques et stratégiques liées à l'adversaire ou au terrain leur promettent un désastre. Seuls Du Guesclin* et Louis XI* échapperont, pour le plus grand bénéfice du Royaume, à ce dogme. Dans une certaine mesure, la célèbre *furia francese*, cette ardeur au combat rapproché légendaire accordée (et complaisamment admise *pro domo* !)

aux combattants français, se retrouvera, encore, génératrice de lourdes pertes, en 1870 et en 1914. Or, à favoriser systématiquement le choc par rapport au feu, de nombreux généraux français se montreront incapables de développer d'authentiques stratégies qui eurent nécessité de sortir de cette doctrine figée.

Une autre grande constante qui apparaît au fil des clés d'entrée de l'ouvrage relève de l'utilisation privilégiée d'une arme chez certains peuples. Ainsi les peuples nomades - Huns de Attila, Mamelouks de Baybars, Mongols de Gengis Khan*, Bédouins sous Lawrence d'Arabie* - choisissent-ils généralement la cavalerie pour des raisons évidentes de mobilité. Mais ce phénomène culturel et sociologique implique des stratégies particulières auxquelles doivent s'adapter les adversaires accoutumés à l'infanterie. À Carrhes*, les fantassins romains subissent un désastre pour ne pas avoir su trouver de parade efficace aux redoutables cavaliers parthes. Pourtant, des stratèges issus de sociétés sédentaires utilisent aussi la cavalerie avec succès : Alexandre le Grand* bien sûr, qui développe de subtiles combinaisons tactiques dans lesquelles la cavalerie joue un rôle majeur, mais aussi et surtout Napoléon I^{er}*, qui met au service de sa stratégie révolutionnaire (puissance du choc, mouvement, concentration des forces, anéantissement...) une cavalerie tout à fait redoutable et déterminante quant à l'issue de presque toutes ses campagnes.

Par ailleurs - phénomène rassurant ! - on retrouve la persistance de certaines manœuvres tactiques et de pensées stratégiques au long des siècles. Tactiquement, c'est Napoléon qui, à Waterloo*, fait donner contre Wellington*, retranché au mont Saint-Jean, l'infanterie en ordre de bataille dit « à la macédonienne », s'inspirant directement de la manœuvre favorite du roi de la Thèbes antique, Épaminondas. Stratégiquement, c'est le grand Sun Tse qui, dès le VI^e ou le V^e siècle avant J.-C, analyse distinctement la défensive par rapport à l'offensive et, davantage encore, vingt-trois siècles avant Clausewitz, conceptualise la guerre comme instrument du politique.

Quant à l'environnement, cette sempiternelle géographie « active » en temps de guerre et partiellement - partiellement seulement - abolie par les missiles, elle n'est jamais négligée par les bons tacticiens, toujours utilisée par les meilleurs d'entre eux. La géographie, c'est la citadelle naturelle de Massada, la chaleur torride qui écrase les croisés à Hattin*, le plateau de Pratzen

à Austerlitz*, les trente degrés en dessous de zéro de la retraite de Russie, la présumée infranchissable forêt des Ardennes, la cuvette de Diên Biên Phu*, l'aveuglant lever du soleil sur le Sinaï au commencement de la guerre des Six-Jours*. Atout pour la victoire ou facteur décisif de la défaite, souvent mère de l'aléatoire, la géographie ne peut raisonnablement être négligée ni par le capitaine ni par le stratège, sauf à risquer une catastrophe.

Dans un autre registre, nous avons trouvé intéressant de présenter un certain nombre de batailles moins pour les exploits tactiques et stratégiques qu'elles avaient cristallisé ou pour leur caractère décisif, que pour leur dimension mythique et/ou symbolique. L'affrontement de Marathon* a bien eu lieu, mais il représenta *a posteriori* davantage un instrument psychologique efficace aux mains d'Athènes pour ses guerres futures qu'un choc tactiquement ou techniquement novateur aux conséquences militaires considérables.

De même pour Valmy* dont on ne peut certes pas dire qu'elle correspondit à un affrontement de grande ampleur. Pourtant, sa valeur symbolique fut incomparable pour l'affirmissement de la Révolution et, de manière plus large, du régime républicain. Dans ce cas de figure précis, nous avons délibérément sacrifié la dimension militaire de la stratégie au profit de la dimension politique et symbolique de l'affrontement.

Par ailleurs, en consacrant une analyse à Alésia*, nous nous sommes arrêtés sur le superbe exemple d'instrumentalisation de la valeur de l'adversaire par César*, naturellement à des fins politiques. Le stratège romain, dans sa talentueuse (et précieuse) *Guerre des Gaules*, exagère à outrance le nombre, la valeur et l'ardeur de ses adversaires gaulois afin de convaincre le Sénat de le soutenir et de renforcer - face au populaire Pompée - sa propre stature.

Quant à Roncevaux*, dont des générations entières d'écoliers français ont appris qu'elle avait été le théâtre d'une lutte inégale et acharnée entre le pieux Roland, neveu présumé de Charlemagne, et les innombrables « Sarrasins » déferlant des parois du col, il s'agit d'une légende dont on ne connaît pas précisément les contours. Une bataille a probablement bien eu lieu à Roncevaux (ou dans un col pyrénéen voisin), mais certainement pas dans les termes établis par la *Chanson de Roland*. Pour sa part, Charles Martel a-t-il véritablement sauvé l'Occident

chrétien, près de Poitiers*, de l'invasion massive de l'islam ? Il y a bien entendu tout lieu d'en douter, mais l'intérêt, en l'espèce, demeure d'une part la description transmise des tactiques franques et maures, d'autre part la représentation d'une sorte d'Armageddon victorieux utilisée des siècles durant pour asseoir un régime, des règles et des valeurs militaires, une religion, voire une nation.

Plus près de nous et des réalités tangibles, nous avons proposé aussi des engagements militaires non point légendaires ni même exagérés par les chroniqueurs contemporains ou les historiens, mais dont la dimension psychologique dépassa de loin la dimension militaire. Ainsi de Lépante*, la gigantesque bataille navale ayant opposé la flotte chrétienne à celle de la puissance ottomane. Si elle apparaît comme une victoire retentissante, elle ne marqua pourtant guère un tournant militaire ou stratégique, psychologique seulement. Les Ottomans compensèrent en effet rapidement leurs pertes, et poursuivirent même leur progression sur terre.

Dans le cas du quatrième conflit israélo-arabe de 1973, on assiste même à une transformation des réalités militaires tant est forte la charge psychologique de ce qui a été vécu. La guerre dite du Yom Kippour* évoque dans les mémoires, y compris voire surtout en Israël, une lutte acharnée à l'issue indécise et au bilan mitigé. Or, d'un strict point de vue militaire, cette guerre fut un grand succès pour Tsahal (l'armée israélienne), en dépit des graves erreurs stratégiques d'un Moshe Dayan* qui menèrent à l'indécision des premiers jours. Mais le traumatisme lié à l'effondrement du mythe (fort récent) de l'invincibilité d'un côté, le sentiment de fierte retrouvée après l'humiliation de 1967 de l'autre, font que, lors de chaque anniversaire du déclenchement du conflit, les Arabes vaincus paradent tandis que se lamentent les Israéliens largement vainqueurs !

En définitive, la sélection des clés d'entrée relatives aux batailles s'est faite sur trois critères précis et relativement différents : leur caractère décisif au regard d'un conflit ou d'une époque, leur dimension novatrice (emploi de tactiques ou de techniques nouvelles, bilan sans précédent...), enfin leur valeur symbolique ou mythique forte qui permit une instrumentalisation à des fins politiques.

Le choix des hommes - théoriciens, stratèges, capitaines - fut plus délicat. Non pas que certains parmi ceux ici présentés ne « méritent » pas l'un au moins des qualificatifs retenus (plusieurs, comme Bonaparte, peuvent même se prévaloir des trois titres), mais pourquoi choisir Folard* plutôt que Pусségur, de Saxe* et non Turenne, Mahan* au détriment de Castex, etc. ?

La question ne se pose guère pour les très « grands » : dans un ouvrage mettant en relief des siècles de stratégie, il allait de soi que Sun Tse, Frédéric II, Napoléon ou encore Clausewitz auraient leur place. Pour les autres, de manière générale, nous avons privilégié ceux qui se sont distingués par des initiatives ou des écrits particulièrement originaux et/ou novateurs. Dans une telle logique, on pourrait s'étonner de l'absence de Machiavel, tandis que figurent en bonne place des personnages respectivement mal réputés et quasiment inconnus comme Louis XI* et Hassan Ibn Saba*. N'en déplaise, Nicolas Machiavel demeure un penseur du politique et non du stratégique, et quant à ses écrits liés à cette seconde matière, ils reprennent (certes avec talent) un nombre considérable de concepts établis déjà sous l'Antiquité, notamment par Frontin et Thucydide.

Il va de soi que, pour les batailles comme pour les personnages, nous avons proposé des qualificatifs sur la base de tendances. Napoléon Bonaparte incarna-t-il prioritairement un génie comme stratège, tacticien ou capitaine ? De Saxe fut-il d'abord théoricien ou capitaine, tandis que Lawrence d'Arabie salut son talent de... stratège ? Dans tous les cas nous avons tranché ; pour certains, le débat demeure ouvert qui promet d'être enrichissant.

Quoi qu'il en soit, ni le dogmatisme ni le moralisme ne sont jamais intervenus dans cette sélection. Pour preuve, indiquons que nous avions initialement retenu Philippe Pétain, de loin le meilleur stratège de la Grande Guerre sur le Front occidental. Or, au cours des années 20 et 30, il perdra tout à fait ses qualités d'innovateur pour incarner au contraire le dogme calamiteux de la défense statique à outrance - tant décrié par un de Gaulle* à cet égard visionnaire - et qui mènera directement au désastre de mai-juin 40. D'où son éviction ici.

Enfin, pour ce qui relève de l'orientation idéologique de ce travail, la clarté s'impose : nous estimons en âme et conscience que les combats entre petits soldats de plomb sont préférables - en

AVANT-PROPOS

ce qu'ils n'entraînent point de souffrances ni de désolations - aux combats réels. Néanmoins, toutes les guerres sont-elles nécessairement injustes ? Sun Tse prend bien soin de distinguer celles qui, imposées de l'extérieur et non menées par orgueil, égoïsme, susceptibilité ou souci de vengeance, sont absolument inévitables pour la défense du bien public. Du reste, dans la lignée du « maître » chinois, les meilleurs stratèges se caractériseront dans leur quasi-totalité par une grande modération due à leur haute conscience des traumatismes provoqués par toute guerre. Pour les principaux théoriciens d'entre eux, un bon général ou un bon stratège incarne même précisément celui qui parvient à remporter des succès sans combattre, ou le moins possible. Au demeurant, comme l'établit sans aucune ambiguïté le pourtant farouche soldat et stratège d'exception Clausewitz, « à l'origine, la stratégie ne vise la victoire - le succès tactique - que comme moyen ; en dernière analyse, elle a pour fin les objets qui doivent mener directement à la paix ». On ne saurait entretenir des ardeurs moins belliqueuses !

Par ailleurs, la guerre ne procède-t-elle point d'un phénomène naturel, récurrent, inhérent à l'espèce humaine, et par conséquent inéluctable tôt ou tard ? Là encore, nous avons décidé de demeurer (provisoirement) à l'écart d'un débat qui, s'il nous apparaît tout à fait fondamental d'un point de vue citoyen, n'a pas lieu d'être dans le cadre précis de ce travail.

Est-ce préconiser une réalité que de l'observer ? Certes pas, d'autant que l'objet de cet ouvrage correspond non à la guerre en soi, mais à « l'art » de la mener.

Et si telle doit être finalement sa définition, libre à chacun, dans sa conscience, d'espérer ou pas que la stratégie militaire devienne un art à jamais figé, qu'il puisse être répertorié, dans un avenir plus ou moins lointain, parmi l'honorables catégories des arts primitifs...

F. E.

Sommaire

LES HOMMES

SUN TSE (V ^e siècle avant J.-C.)	23
XÉNOPHON (vers 430-vers 350 avant J.-C.)	31
ALEXANDRE LE GRAND (356-323 avant J.-C.)	35
HANNIBAL (247-183 avant J.-C.)	39
Jules CÉSAR (101-44 avant J.-C.)	45
Sextus Julius FRONTINUS, <i>dit Frontin</i> (vers 37-vers 103)	51
Hassan ibn SABA, <i>dit « le Vieux de la Montagne »</i> (1056 ?-1124)	55
GENGIS KHAN (vers 1165-1227)	61
Bertrand Du GUESCLIN (vers 1320-1380)	67
TAMERLAN (1336-1405)	71
LOUIS XI (1423-1483)	75
Sébastien Le Prestre de VAUBAN (1633-1707)	81
FRÉDÉRIC LE GRAND (1712-1786)	85
Jean-Charles de FOLARD (1669-1752)	91
Maurice de SAXE, <i>dit le Maréchal de Saxe</i> (1696-1750)	95
Jacques-Hippolyte de GUIBERT (1743-1790)	99
Napoléon BONAPARTE (1769-1821)	103
Arthur Wellesley, duc de WELLINGTON (1769-1852)	113
Simón José Antonio BOLIVAR (1783-1830)	117
Carl von CLAUSEWITZ (1780-1831)	121
Antoine Henri de JOMINI (1779-1869)	127
Alfred Thayer MAHAN (1840-1914)	133
Ferdinand FOCH (1851-1929)	137
Thomas Edward LAWRENCE (1888-1935)	141
MAO TSÉ-TUNG (Mao Zedong), (1893-1976)	147
Charles de GAULLE (1890-1970)	151
Adolf HITLER (1889-1945)	157
Moshe DAYAN (1915-1981)	161
Henry KISSINGER (né en 1923)	167

LES BATAILLES

KADESH (1274/1278/1285/1286 ? avant J.-C)	173
MARATHON (490 avant J.-C)	177
GAUGAMÈLES (octobre 331 avant J.-C)	181
CARRHES (juin 53 avant J.-C)	185
ALÉSIA (août-septembre 52 avant J.-C)	189
MASSADA (printemps 73 ou 74 après J.-C)	193
LES CHAMPS CATALAUNIQUES (20 juin 451)	199
POITIERS (25 octobre 732)	203
RONCEVAUX (15 août 778)	207
HATTIN (ou Hittin, 3 juillet 1187)	211
L'ÉCLUSE (24 juin 1340)	215
CRÉCY (26 août 1346)	219
POITIERS (19 septembre 1356)	223
AZINCOURT (25 octobre 1415)	227
CHUTE DE CONSTANTINOPLE (avril-mai 1453)	231
MARIGNAN (13-14 septembre 1515)	
ET PAVIE (24 février 1525)	237
LÉPANTE (7 octobre 1571)	241
VALMY (20 septembre 1792)	245
TRAfalgar (21 octobre 1805)	249
AUSTERLITZ (2 décembre 1805)	253
ÎÉNA et AUERSTEDT (14 octobre 1806)	259
WATERLOO (18 juin 1815)	263
GETTYSBURG (1 ^{er} -3 juillet 1863)	269
SADOWA (3 juillet 1866)	273
SEDAN (2 septembre 1870)	277
LES DARDANELLES (mars-décembre 1915)	283
VERDUN (février-décembre 1916)	289
LA BATAILLE D'ANGLETERRE (juillet 1940-mai 1941)	295
MIDWAY (4-5 juin 1942)	301
EL-ALAMEIN (octobre-novembre 1942)	305
STALINGRAD (août 1942-février 1943)	311
IWO JIMA et OKINAWA (février-juin 1945)	315
DIÊN BIÊN PHU (13 mars-7 mai 1954)	319
GUERRE DES SIX-JOURS (5-11 juin 1967)	323
GUERRE DU YOM KIPPOUR (6-24 octobre 1973)	329

HECK Christian

- L'Échelle céleste. Une histoire de la quête du ciel. n° 639

LE CORBUSIER

- L'Art décoratif d'aujourd'hui. n° 625
- Urbanisme. n° 610
- Vers une architecture. n° 611

LICHENSTEIN Jacqueline

- La Couleur éloquente. n° 641

MÂLE Émile

- Notre-Dame de Chartres. n° 613

MARIN Louis

- Détruire la peinture. n° 630

MOREL Philippe

- Les Grotesques. n° 24

MOULIN Raymonde

- L'Artiste, l'institution et le marché. n° 629
- Le Marché de l'art. Mondialisation et nouvelles technologies. n° 549

OBALK Hector

- Andy Warhol n'est pas un grand artiste. n° 20

PANOFSKY Erwin

- La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident. n° 602

PENROSE Roland

- Picasso. n° 607

PHILIPPOT Paul

- La Peinture dans les anciens Pays-Bas. n° 635

SEGALEN Victor

- Chine, la grande statuaire. n° 631

SEZNEC Jean

- La Survivance des dieux antiques. n° 606

SHATTUCK Roger

- Les Primitifs de l'avant-garde. n° 395

STEIN Rolf A.

- Le Monde en petit. Jardins en miniature et habitations dans la pensée religieuse d'Extrême-Orient. n° 26

WÖLFFLIN Heinrich

- Réflexions sur l'histoire de l'art. n° 632

CINÉMA

BORDE Raymond,**CHAUMETON Étienne**

- Panorama du film noir américain (1944-1953). n° 508

BOJUT Michel

- Wim Wenders. n° 515

EISNER Lotte H.

- Fritz Lang. n° 509

GODARD Jean-LUC

- Godard par Godard.
- T. I. Les années Cahiers. n° 516
- T. II. Les années Karina. n° 517
- T. III. Des années Mao aux années 80. n° 520

PASOLINI Pier Paolo

- Écrits corsaires. n° 505

RENOIR Jean

- Ma vie et mes films. n° 501

ROHMER Éric

- Le Goût de la beauté. n° 511

ROSSELLINI Roberto

- Le Cinéma révélé. n° 510

SCHIFANO Laurence

- Luchino Visconti. Les feux de la passion. n° 512

TRUFFAUT François

- Les Films de ma vie. n° 500
- Le Plaisir des yeux. n° 514

BIOGRAPHIES

BAVEREZ Nicolas

- Raymond Aron. n° 332

BORCH-JACOBSEN Mikkel

- Lacan. Le maître absolu. n° 314

BOJUT Michel

- Wim Wenders. n° 515

DEBRÉ Patrice

- Louis Pasteur. n° 386

EISNER Lotte H.

- Fritz Lang. n° 509

ÉRIBON Didier

- Michel Foucault. n° 243

FRANCK Philippe

- Einstein, sa vie, son temps. n° 242

HURWIC Anna

- Pierre Curie. n° 398

LEPAPE Pierre
• Diderot. n° 297

LESCOURRET Marie-Anne
• Emmanuel Levinas. n° 367

LOCHAK Georges
• Louis de Broglie. Un prince de la science.
n° 337

MERLEAU-PONTY Jacques
• Einstein. n° 338

PENROSE Roland
• Picasso. n° 607

SAUVERZAC Jean-François de
• Françoise Dolto. Itinéraire d'une psychanalyste. n° 315

SCHIFANO Laurence
• Luchino Visconti. Les feux de la passion.
n° 512

STEINER George
• Martin Heidegger. n° 174

URVOY Dominique
• Averroès. Les ambitions d'un intellectuel musulman. n° 470

N° d'édition : N.01EHQN000228.N001
Dépôt légal : Septembre 2008.
N° d'impression : 09/08/140318.

Imprime en France

Extrait de la publication